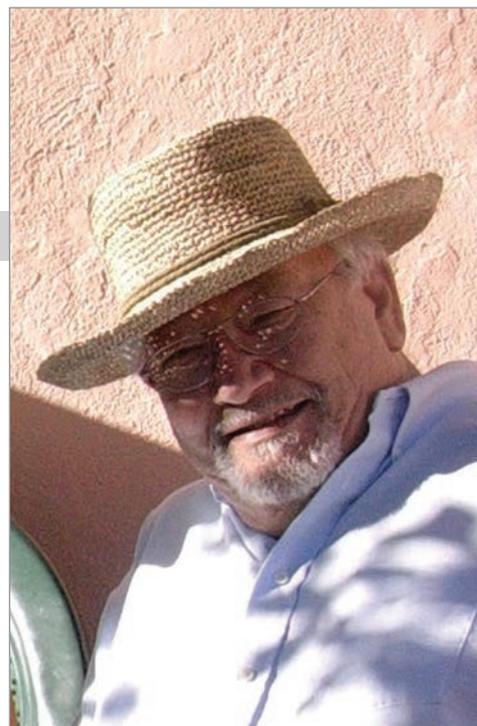


CHARLES L. WOODARD
VOIX ANCESTRALES
CONVERSATIONS AVEC N. SCOTT MOMADAY

Parution Septembre 2020

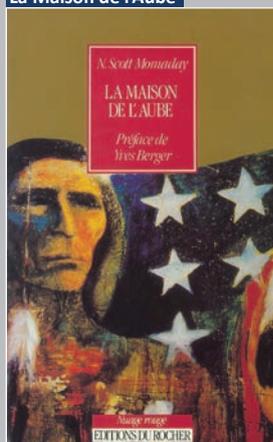
N. SCOTT MOMADAY DANS LA COLLECTION « NUAGE ROUGE »

Créée dans sa librairie Indiens d'Amérique en 1991, la collection « Nuage rouge » d'Olivier Delavault, premier espace éditorial français exclusivement consacré à l'Amérique indienne, a accueilli, dès 1993, l'écrivain kiowa N. Scott Momaday, avec la traduction de son ouvrage *House Made of Dawn*, Prix Pulitzer 1969. Cette traduction reçut l'aide du Centre National du Livre pour sa qualité ; elle a été préfacée par l'emblématique, et regretté, directeur littéraire des Éditions Grasset, l'écrivain Yves Berger qui, soyons en sûr, ne se serait jamais aventuré à une préface d'une telle envergure si la traduction de ce qui devient en français *La Maison de l'Aube* n'avait point satisfait les exigences légendaires, mais légitimes, de celui qui deviendra aussi Délégué à la Langue Française auprès du ministère de la Culture.



N. Scott Momaday en 2006 à Jemez Nouveau-Mexique – D.R. photo Pierre Cayol

La Maison de l'Aube



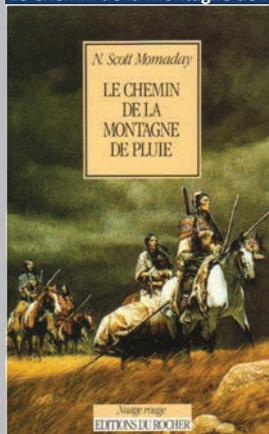
Le Rocher, collection Nuage Rouge, 1993

N. Scott Momaday
La maison de l'aube



Folio, 1995

Le Chemin de la Montagne de Pluie



Le Rocher, collection Nuage Rouge, 1995

N. Scott Momaday
Le Chemin de la Montagne de Pluie



Folio, 1997

L'Enfant des temps oubliés



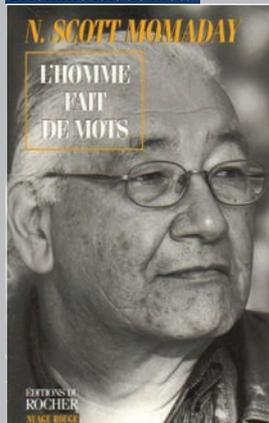
Le Rocher, collection Nuage Rouge, 1996

N. Scott Momaday
L'Enfant des temps oubliés



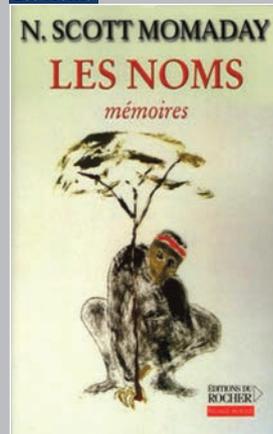
Folio, 1998

L'Homme fait de mots



Le Rocher, collection Nuage Rouge, 1998

Les Noms



Le Rocher, collection Nuage Rouge, 2001



éditions du
ROCHER
Nuage rouge

VOIX ANCESTRALES CONVERSATIONS AVEC N. SCOTT MOMADAY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Daniel Lemoine

Éditions du Rocher
Collection « Nuage rouge »

Septembre 2020

Charles L. Woodard : *Comment définiriez-vous votre voix la plus profonde ?*

N. Scott Momaday : *Elle est lyrique, respectueuse et entretient une relation étroite avec la tradition orale indienne. Telle est ma voix la plus profonde. Elle est issue d'une voix antique. Elle est enracinée dans cette tradition antique.*

Avec ces conversations jubilatoires et emportées, riches et joyeuses, sérieuses mais jamais graves, nous côtoyons avec une étrange facilité la littérature, l'esthétique, le langage, la spiritualité. La voix profonde de N. Scott Momaday résonne à notre entendement et nous met en contact direct avec son œuvre. Nous sommes aux sources de sa création artistique, au cœur de son univers. De ces échanges viennent à nous les voix enfermées dans les livres, dans les replis de l'esprit et les ressacs de l'Histoire. En exprimant la quintessence de son monde mythologique, en nous faisant part de certains aspects de son histoire personnelle liée à celle des Indiens d'Amérique du Nord, Momaday replace l'individu au centre du processus de création artistique, de son identité propre, dans son environnement originel et de son émotion unique.

N. Scott Momaday, écrivain indien d'Amérique du Nord, Kiowa, est connu dans le monde entier pour ses écrits, romans, poèmes, essais littéraires, ses activités de conférencier international, de peintre. Son roman, « House Made Of Dawn », Prix Pulitzer 1969, traduit en 1993 dans la collection « Nuage rouge » sous le titre de « La Maison de l'Aube » a fait connaître en France cet écrivain lors de ses venues comme au salon du Livre de Paris ou trois éditions du Festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo. Il a été distingué en 2004 artiste de la Paix à L'Unesco, invité à l'inauguration du Musée des Arts Premiers du Quai Branly, « La Maison de l'Aube », « Le Chemin de la Montagne de Pluie » et « L'Enfant des temps oubliés » sont ses trois romans publiés dans la présente collection et qui ont été réédités en poche chez Folio. Nuage rouge a également publié de Momaday deux essais, « L'Homme fait de mots » et « Les Noms, mémoires ». Scott Momaday est également l'auteur de la préface, traduite par Danièle Laruelle, du livre de Pierre et Marie Cayol, Apache. Le Peuple-De-La-Femme-Peinte-En-Blanc, éditions du Rocher, collection « Nuage rouge », 2006. Il a également publié, avec le peintre Pierre Cayol, auteur de la photographie de Momaday pour ce dossier, Apparences, Apparences, bilingue, Sept poèmes inédits traduits par Alice-Catherine Carls, illustrés de cinq linogravure de Pierre Cayol, éditions Pierre Cayol, Tavel.

Il aurait pu être dit, écrit que, deux années après la création de la collection « Nuage rouge » en septembre 1991, le roman de N. Scott Momaday *House Made of Dawn* couronné en 1969 du prix Pulitzer pour la fiction – prix qui d’ailleurs, pour la première fois dans l’histoire des Lettres américaines, honora un *Native Writer* – fut le premier roman écrit par un Indien d’Amérique du Nord à être traduit en français.

C’eût été aisé, pour ne pas dire commode, compte tenu de la méconnaissance comme de l’oubli, selon les cas..., de l’existence des choses. De fait, plusieurs livres écrits par un *Native American*, en l’occurrence de littérature, ont connu les étals des librairies françaises bien avant **La Maison de l’Aube** que la collection « Nuage rouge » publie en mars 1993. Bien entendu, il est très possible que puisse être considérés comme tels des recueils transcrits – autrement dit, issus de la voie orale traditionnelle indigène – et publiés en France au cours de la première moitié du XX^e siècle. Ce serait le cas du *Chant de Hiawatha* d’Henry Wadsworth Longfellow (1855) qui connut diverses éditions françaises sur tout le XX^e siècle. Pour les grands « recueils-récits » qui suivent, nous considérerons d’abord le plus célèbre d’entre tous, le récit du Sioux oglala Black Elk (Hehaka Sapa) narré à John G. Neihardt, *Black Elk Speaks*, William Morrow Publisher, New York 1932, dont la première traduction française par Jacques Chevilliat et Catherine Schuon est publiée en 1969 aux Éditions Traditionnelles, sis Quai Saint-Michel à Paris. Cet incontournable sera d’ailleurs porté à nouveau à la connaissance du public avec une traduction de Jean-Claude Muller pour les Éditions le Mail en 1987 sous le titre de *Élan Noir parle. La vie d’un Saint-Homme des Sioux oglalas*. D’autres éditions de ce classique suivront dans la présente collection en 2014 puis en 2018 avec le récit « à l’état brut » présenté par Raymond J. DeMallie *Black Elk et la Grande Vision. Le Sixième Grand-Père* préfacé par J.M.G. Le Clézio. Du même Black Elk est publié en 1953 chez Payot la transcription de Joseph Epes Brown de *The Sacred Pipe* qui devient *Les Rites secrets des Indiens sioux* réédité ensuite aux Éditions le Mail en 1987. En 1931, les Éditions Payot nous avaient fait découvrir le récit-témoignage d’un autre Sioux oglala, Luther Standing Bear, avec *Souvenir d’un chef sioux (My People, The Sioux)*, réédité depuis 1980 en Petite Bibliothèque Payot.

Bien d’autres écrits encore, directs ou « indirects », par des Indiens ont connu de francs succès dans nos librairies. On comptera, principalement, dès 1959 le classique *Soleil hopi. L’autobiographie d’un Indien hopi (The Autobiography of a Hopi Indian)* chez Plon en collection « Terre humaine », préfacé par Claude Lévi-Strauss. En 1972 les Éditions Spéciales. Éditions et Publication Premières font traduire, sous le titre de *Peau-Rouge*, le « manifeste » de l’auteur Sioux yankton dakota Vine Deloria Jr, *Custer died for your Sins: A Indian manifesto*, avec une préface d’Yves Berger. En 1977 la collection « Terre humaine » de chez Plon porte à notre connaissance deux ouvrages fondamentaux « narrés » par des Indiens, savoir celui du Sioux lakota, Archie Fire Lame Deer (Taca Usthe) et de Richard Erdoes, pour *De mémoire indienne (Lame Deer seeker Vision)* ; et *Piegan. Chronique de la mort lente. La réserve indienne des Pieds-Noirs*, du chef White Calf, que transcrit Richard Lancaster. En janvier 1988 Calmann-Lévy publie *L’Indien*, récit qui relate l’histoire au Viêt-Nam du Lakota Robert Pack transcrite par Alberte Revel. Jour pour jour, en janvier 1989, les Éditions Balland publient l’ouvrage du jeune Lakota Clark White Bird avec *White Bird. Indien par le sang, Américain par la loi. L’itinéraire d’un jeune Sioux d’aujourd’hui*, traduit et présenté par Alix de Montal et Bruno Poniatowski fondateurs des Éditions le Mail, l’ouvrage sera d’ailleurs réédité au Mail en 1994 sous le titre de *White Bird. La Quatrième génération*. En 1989, les Éditions L’Atelier Alpha Bleue nous font découvrir les mythes et traditions haïdas – un des peuples du Totem de la Côte Nord-Ouest – par l’Haïda Bill Reil avec *Le dit du Corbeau. Recueil de mythes haïdas (The Raven Steals the Light)*, traduit par Christiane Thiollier, préfacé par Claude Lévi-Strauss. La décennie suivante commence avec l’auteur sioux santee-dakota Charles Alexander Eastman (Ohiyesa) traduit aux Éditions Dervy en 1992 pour *L’Âme indienne (The Soul of Indian. An interpretation)* ; la même année, à nouveau aux Éditions le Mail nous pouvons lire, l’Indienne arapahoe Evelyne Eaton dans *Avec cette Pipe Sacrée vous marcherez sur la Terre, (I send In Voice)*, et le Navajo Hosteen Klah, avec Franc Johnson Newcomb, *Hosteen Klah. Homme-médecine et peintre sur sable navaho (Navaho Medecine Man and Sand Painter)*.

Les « écrits indiens » issus de cette « narration orale » sont bien des traces issues de la tradition orale indigène passées par le prisme du mode scriptural, réflexion d’ailleurs au centre de l’œuvre de N. Scott Momaday dans le présent ouvrage **Voix Ancestrales. Conversations avec N. Scott Momaday**.

Mais pour revenir à la fiction, autrement dit à la littérature, au « roman indien » – qu’analysa au demeurant fort bien Bernadette Rigal-Cellard, professeur de littérature et civilisations nord-américaines à l’Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, dans *Le Mythe et la plume. La littérature indienne contemporaine en Amérique du Nord*, Éditions du Rocher, collection « Nuage rouge », 2004 – dès 1980 les Éditions Kesselring dans leur collection « Ici et Maintenant », publie la traduction du roman de l’Indien Cherokee, Craig Strete, *Si tout se casse la gueule (Is All Else Fails)* traduit par Jacques Guiod avec une introduction de Jorge Luis Borges. La même année 1980 on publie chez Stock le roman d’un autre Cherokee, Forrest Carter, *Pleure, Geronimo (Watch for me on the Mountain)* traduit par Jean Guiloineau, ouvrage réédité dans la collection « Nuage rouge » en 1991 ; en 1984, à nouveau et toujours chez Stock, Forrest Carter avec *Petit Arbre (The Education of Little Tree)* est traduit par Jean-Marie Léger dans la collection « Mon bel Oranger », l’ouvrage est également réédité dans la collection « Nuage rouge » au Rocher en 1993. Ce sont les Éditions Robert Laffont, dans leur célèbre collection de littérature étrangère « Pavillons » qui, après des écrivains comme Strete et Carter, éditent des romans de cette nature avec ceux de l’Indienne ojibway Louise Erdrich ; nous découvrons ainsi les premiers livres d’une œuvre majeure, comme celles de N. Scott Momaday, Gerald Vizenor et James Welch, avec *L’Amour sorcier (Love Medicine)* en 1986 traduit par Mimi et Isabelle Perrin, suivi en 1988 par *La branche cassée (The Beet Queen)* traduit par Marianne Véron, et en 1990 *La Forêt suspendue (Tracks)* traduit par Mimi Perrin. Enfin, l’année 1989 accueillera roman initiatique de la femme Sioux lakota, Ella Cara Deloria, *Nénuphar. Femme Sioux du grand peuple dakota d’Amérique (Waterlily)*, traduit par Evelyne Chatelain avec une préface de Raymond J. DeMallie et publié aux Éditions l’Étincelle.

Olivier Delavault

N. Scott Momaday, en 2001, au Festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo avec sa traductrice Danièle Laruelle, Yves Berger et Olivier Delavault

<https://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article18890>

L’EXPRESS – 6 mai 1993

Le trésor de l’Indien

Enfin traduit dans la collection Nuage rouge, voici le chef-d’œuvre fondateur de la littérature amérindienne, couronné en 1969 par le prix Pulitzer. Un premier roman suivi par d’autres qui font aujourd’hui de N. Scott Momaday l’un des grands écrivains de notre fin de siècle. L’histoire n’a rien d’original : c’est celle, éternellement cruelle, de l’être entravé par ses racines, trop enligné dans le monde de ses ancêtres pour accepter celui de ses contemporains. On connaît cela depuis les Écossais de Walter Scott. Mais la puissance descriptive de l’auteur retient, captive dès les premières pages. Le style, admirablement rendu, se maintiendra sans défaillir à la hauteur des paysages dépeints, ceux du Sud-Ouest américain, dont on connaît mieux, grâce au préfacier du livre, Yves Berger, la stupéfiante beauté. Certes, les textes, très travaillés, approchent parfois de la préciosité, mais on les devine soutendus par une symbiose génétique avec la nature.

Car c’est un Kiowa qui nous parle

Le roman fondateur de Scott Momaday sur ses frères Kiowas. Rites, légendes et mythes universels.



Scott Momaday.

des Kiowas. Ce peuple peu nombreux, encore plus audacieux que les Comanches, qu’il accompagnait parfois en d’incroyables rezzous au fin fond du Mexique, entretenait sur la Prairie le plus riche patrimoine culturel de toutes les nations indiennes : des légendes, un calendrier marqué de rites et de fêtes.

L’auteur puise dans tout cela et nous guide, au-delà du folklore, vers les mythes universels. Il le fait en technicien consommé de la narration, disloquant les séquences et multipliant les points de vue. Le temps éclate comme dans une mémoire affolée. Tout le monde parle au même instant et jamais à l’unisson. La légende éternelle alterne avec la solétrie des paumés, le grimoire avec la chasse nocturne. Dans ce distillat d’art littéraire, on reconnaît la très savante influence des campus américains. L’universitaire sémiologue pointe sous le chasseur d’aigles.

Jean Soublin ■

La Maison de l’aube, par N. Scott Momaday. Trad. par Daniel Bismuth. Rocher, 278 p., 120 F.

L’ÉVÉNEMENT DU JEUDI – 3 juin 1993

LETTRES ÉTRANGÈRES

Un Indien rallume le calumet

La littérature peau-rouge existe-t-elle ? Parfaitement. Son acte de naissance ? Un roman magnifique, *La Maison de l’aube*, qui a d’ailleurs décroché le prix Pulitzer aux États-Unis, en 1969. Son auteur, Scott Momaday, est Cherokee par sa mère, Kiowa par son père, et il se bat comme un forcené pour sauvegarder la tradition de ses ancêtres, pour rallumer le calumet sacré des légendes séculaires que la civilisation américaine a saccagées. Abel, le héros du roman, est un jeune Indien qui revient au pays – le Nouveau Mexique – après avoir combattu dans les troupes yankees durant la Seconde Guerre mondiale. Son grand-père l’attend au village, mais c’est à peine s’il le reconnaît. Abel est devenu alcoolique, il a tué un homme et a été jeté en prison... Son cœur est sec, et son âme, tel un violon désaccordé, ne sait plus parler aux étoiles ni aux esprits du grand canyon. Ces esprits, cette nature sublime où planent les aigles et les dieux, Scott Momaday les réinvente dans un dernier élan avant de s’en aller danser avec les loups, solitaire, nostalgique, déchiré entre le désespoir de sa tribu et la majesté d’un paysage désormais transformé en carte postale. Reste ce roman, superbe requiem de l’indianité perdue, qui deviendra un classique.



PHOTO LOUISE MONNER

La Maison de l’aube de Scott Momaday. Traduit de l’américain par Daniel Bismuth. Ed. du Rocher, 280 p., 120 F.

MAGAZINE LITTÉRAIRE – mai 1993

Peau rouge

La Maison de l'aube, N. Scott Momaday. Traduit par Daniel Bismuth. Préface d'Yves Berger. Ed. du Rocher, collection "Nuage rouge", 120 F.

N. Scott Momaday est cheyenne par sa mère et kiowa par son père. Peintre et professeur de littérature anglaise à l'université d'Arizona, il a obtenu le prix Pulitzer en 1969 pour *La maison de l'aube*. Il aura fallu attendre un quart de siècle avant que ce livre étrange, à la fois si poétique et violent, ne soit traduit et publié en français, aux éditions du Rocher, dans une collection exclusivement consacrée aux Indiens d'Amérique : « Nuage rouge ». Il est vrai que *La maison de l'aube* trouve là sa place naturelle, puisque, selon Yves Berger, cette œuvre « constitue (...) l'acte de naissance d'une littérature indienne peau-rouge ».

« Ce que j'écris, nous dit Scott Momaday, est en quelque sorte enraciné dans la tradition orale des Indiens des Plaines, et dans toute l'expérience de mes ancêtres en Amérique du Nord (1) ». Qu'on ne s'attende pas ici à un exotisme de bon aloi : l'auteur connaît et pratique aussi la littérature de l'homme blanc. Il sait utiliser ce langage qui devient parfois l'instrument du pouvoir.

Lorsque Abel, le personnage principal du livre, passe devant le tribunal pour le meurtre d'un Yankee, il lui est presque impossible de s'expliquer. Lui et ses juges ne parlent pas la même langue. Ils ne donnent pas la même sens aux mots, ils ne vivent pas dans le même univers. C'est pourquoi, « si c'était à refaire, il tuerait encore l'homme blanc sans la moindre hésitation. Un hom-

me tue un tel ennemi s'il le peut »...

Après plusieurs années de prison, Abel revient dans son village natal, au Nouveau-Mexique. Là étaient ses racines, mais qu'en est-il à présent ? L'aube se lèvera-t-elle à nouveau sur la maison des ancêtres ? La lumière divine, celle de l'illumination intérieure, chassera-t-elle entièrement la nuit ?

D'un point de vue mystique, depuis le premier instant de la Création — et ce n'est pas là une tradition purement indienne —, l'histoire de l'homme est aussi celle d'une chute perpétuelle, d'un éloignement incessant de la Vérité. Abel, hanté par la nostalgie des origines, pourrait reprendre à son compte l'idée platonicienne selon laquelle « nous avons tous déjà suivi des yeux le cortège des dieux ». Nous n'en conservons aucun souvenir, mais tous nous cherchons à contempler à nouveau cette vision béatifiante. Ce serait même là le cœur de notre destin, ce qui explique la plupart de nos souffrances. C'est dire combien *La maison de l'aube* traite de l'essentiel.

Les paysages d'une beauté sublime décrits par Momaday sont comme un reflet du paradis perdu. Leur peinture est si clairoyante, d'une précision si étrange, qu'elle dénote une puissance d'observation digne du rapace. Il y a là quelque chose de sacré. C'est la Terre sans l'homme, terrifiante, énigmatique, éternelle. La contempler, c'est voir sa propre ruine.

Mais si l'inspiration de Momaday remonte aux premiers âges du monde, *La maison de l'aube* raconte bien le drame d'un Indien d'aujourd'hui. Les hommes blancs ont conquis la terre de ses ancêtres, mais pas leur âme. Ces enva-

hisseurs frivoles et bavards ont exterminé les Indiens, les ont enfermés dans des réserves, mais ils ne les ont pas soumis. « Après quatre siècles de christianisme, ils prient toujours à Tanoan les vénérables divinités de la terre et du ciel... Certes, ils ont adopté les noms et les attitudes de leurs ennemis, mais ils ont su préserver leur âme, la garder secrète, et, en cela, font preuve d'un esprit de résistance, de victoire et de patience. » Prier à Tanoan... C'est révéler en quelque sorte que le grand Pan n'est pas tout à fait mort. Que les règlements de comptes ne sont pas terminés. Qu'ils sont cosmiques.

Le Prêtre du Soleil l'exprime à sa façon : « debout au milieu de la rue dans sa tenue cérémonielle, il avait sifflé en direction des quatre points cardinaux afin de signaler qu'il se passait quelque chose dans l'univers ».

Après avoir traversé l'épreuve de la nuit et de la souffrance, Abel courra. Il sera seul et il courra dans la précarité d'une aube nouvelle. Enfin, il pourra voir le canyon, les montagnes, le ciel. Et peut-être même au-delà... S.S.

(1) *Destins croisés*, cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens. Ed. Albin Michel Unesco, 1992.

LIBÉRATION – 13 mai 1993

MOMADAY SANS RESERVE

En 1969, l'Amérique commençait sérieusement à s'interroger sur le bien-fondé de sa guerre coloniale. Norman Mailer, dans « *Pourquoi sommes-nous au Viêt-nam?* », dénonçait l'interventionnisme de son pays et, de plus en plus nombreux, les enfants de l'Oncle Sam refusaient l'invitation au voyage sans retour à Saïgon et ses environs. Pas étonnant que cette année-là, le prix Pulitzer soit décerné à l'écrivain américano-indien Scott Momaday pour *La Maison de l'aube*, histoire de rappeler que l'Amérique avait perdu depuis longtemps son innocence en massacrant au siècle dernier des milliers d'Indiens. Du jour au lendemain, Navarre Scott Momaday, né en 1934 dans une des réserves indiennes de l'Oklahoma, fut intronisé comme le premier grand écrivain de la littérature américano-indienne. Mais le prix Pulitzer 1969 consacra aussi un livre d'une exceptionnelle beauté, empreint d'une poésie ensorcelée où la force des images se confondait avec l'ingéniosité architecturale du récit.

Le personnage principal, Abel, 20 ans, issu de la tribu indienne des Kiowas, a voulu se rendre compte par lui-même dans quel drôle de monde l'homme blanc vivait. Désertant son village natal, il s'engage au côté des troupes américaines lors de la Seconde Guerre mondiale où son courage et sa détermination émerveilleront. Lorsqu'il revient du front, le voilà devenu épave, tout juste bon à se vautrer dans les travers de l'homme occidental, dans ce monde décharmé où les vapeurs de l'alcool empestent les parfums de la perdition et du renoncement. C'est à Los Angeles, ville symbole de la démesure, qu'Abel finit par échouer, ombre hagarde égarée dans le dédale de ses sentiments, et par rejoindre la fraternité des grands suicidés de la littérature mondiale : « *Pour l'heure, le monde était béant derrière lui. Il avait perdu sa place. Longtemps il avait été au centre, il avait su qui il était puis il avait perdu son chemin, il avait erré jusqu'au bout du monde et roulé jusqu'au bord de l'abîme.* »

L'abîme, ce sera le meurtre d'un Blanc, la prison, la chute dans la gueule de l'Enfer, le repli définitif sur soi, le retour au village et, au bout du chemin, en pointillé, la promesse d'un nouveau départ. Encore que, pour Momaday, le salut sur cette terre ne se conjugue qu'au conditionnel :

« Parfois, il vous arrive de lever les yeux vers la nuit, et il y a des étoiles; vous pouvez voir jusqu'aux étoiles. Alors vous commencez à comprendre l'univers dans toute son horreur et toute sa grandeur. Les étoiles peuplent le ciel mais ne l'occupent pas. Une seule étoile qui clignote dans l'univers suffit à occuper l'esprit, mais que représente-t-elle dans le ciel nocturne ? Rien. Les ténèbres s'écoulent parmi les étoiles avant de poursuivre leur course éternelle. » Définitivement, avec *La Maison de l'aube*, on penche plus vers le monde cosmique de Malcolm Lowry que vers celui, plus romanesque, de Fenimore Cooper!

Laurent SAGALOVITSCH

N. Scott Momaday: la Maison de l'aube, préface d'Yves Berger, traduit par Daniel Bismuth. Éditions du Rocher, 278 pp., 120 F.

TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN – 31 mai 2001

ÉCRIVAIN. L'auteur amérindien Scott Momaday, invité du festival Etonnants voyageurs, affirme le pouvoir des mots pour sauver une culture menacée.

Le poids d'une plume dans l'histoire indienne

« *Vous trouverez difficilement meilleur patriote qu'un Indien américain. Ce n'est pas un hasard si, moi-même, je vais danser chaque année en Arizona le jour de la fête d'Indépendance.* »



« Vous trouverez difficilement meilleur patriote qu'un Indien américain. Ce n'est pas un hasard si, moi-même, je vais danser chaque année en Arizona le jour de la fête d'Indépendance. »

Etonnants écrivains à Saint-Malo

Du 1^{er} au 4 juin, N. Scott Momaday sera l'un des invités du festival de littérature annuel de Saint-Malo où l'on célébrait également l'écrivain blackfeet James Welch. Si cette 12^e édition est placée sous le signe des « littératures du froid » (scandinaves, canadiennes...), elle accueillera des écrivains de tous pays, autour de cette phrase slogan de l'écrivain Michel Le Bris, organisateur du festival : « *La Littérature doit dire le monde* ». Parmi les invités : JMG Le Guez, Luis Saguvivá, Jean Malaurio, Par Bles Enquist, Jean-Bernard Peuy, T.C. Boyle, Thomas Lamazon...

« *Les Kiowas sont sortis dans le monde, l'un après l'autre, à travers un trou creux.* » L'écrivain est engagé sur les questions d'environnement : « *Nous n'avons rien fait de sérieux pour protéger notre planète. Nous avons échoué à reconnaître la vie spirituelle de la terre.* » Aujourd'hui, aux côtés d'auteurs comme James Welch, Louis Owens ou Paula Gunn Allen, Scott Momaday montre que les cultures et les voix amérindiennes ne se sont pas éteintes ; et surtout, que les Indiens, en « touchant la plume », se sont enfin approprié le récit de leur histoire.

N. Scott Momaday
La Maison de l'aube, Les Mots
(éd. du Rocher)

CÉRIC FABRE



éditions du
ROCHER
Nuage rouge

LE QUOTIDIEN DE PARIS – 19 mai 1993

Comme le dit Yves Berger dans sa préface précise et inspirée, si les Peaux-Rouges ont, depuis un siècle, et en assez petit nombre, publié des livres, ceux qui n'ont pas eu l'usage de l'écriture, il faut attendre l'arrivée de N. Scott Momaday pour découvrir un écrivain digne de ce nom, avec un style, une splendeur, un mystère qui n'appartiennent qu'à lui. « La Maison de l'aube » (1) — dont le titre aurait pu être, plus fidèlement, « La maison faite d'aube » ou « La maison faite d'aurore » — date de 1968. N. Scott Momaday est Kiowa par son père et Cherokee par sa mère. Mais il n'est pas un de ces Indiens parqués dans une réserve : au contraire, parfaitement assimilé à la civilisation américaine, il est professeur de littérature anglaise à l'université d'Arizona. C'est sous-entendu qu'il écrit en ayant parfaitement conscience et des habitudes ancestrales qui font sa spécificité, et des moindres détails — on peut citer William Faulkner ou Erskine Caldwell — de la littérature, telle que l'ont rendue célèbre les auteurs blancs, si ce n'est pas le cas, par exemple, du grand romancier William Humphrey, tenté par la dé-

La chronique d'Alain Bosquet L'indianité de N. Scott Momaday

fenise des Indiens, ses ancêtres lointains. Cette attitude est exceptionnelle. Séparer la littérature de la satire sociale ou de la simple revendication est aujourd'hui un phénomène assez rare, pour qu'on le salue. N. Scott Momaday choisit pour héros Abel, un nom symptomatique. Nous le rencontrons d'abord au lendemain de la guerre, en 1945. Il revient du front et porte encore l'uniforme. Il retourne au pays, sans qu'on nous dise comment ni où il s'est battu, et sans qu'on nous révèle rien sur ce conflit armé, qui n'est peut-être pas réellement celui de son peuple. Abel n'est pas un porte-parole : il est lui-même, ce qui est déjà d'une ambiguïté rare. Il vient retrouver donc son grand-père, seul survivant parmi les siens. Ils n'ont pas le temps de dialoguer. L'intuition suffit. Le grand-père meurt : il est dans le destin d'Abel, on le devine tout de suite, de ne pas trouver sur son chemin d'être capable de s'expliquer. Le canyon de Walatowa n'est pas propice aux échanges nécessairement articulés. Là, tout est communion avec une nature immense, aux espaces sans

fin. L'homme est fait pour certains gestes, et beaucoup moins pour les traduire en mots ou les analyser sans cesse. La conscience est un luxe superficiel. Abel s'adonne à de petits travaux. Il n'est pas plus doué qu'un autre. Peut-être se contente-t-il du silence et d'une intériorité un peu ivre, à tous les points de vue. Il est le produit naturel — ni monstrueux ni bénéfique — de deux civilisations qui ne peuvent plus se séparer. Il rencontre Angela : à un certain niveau de désir et de sexualité, les considérations ethniques ou raciales n'ont pas cours. Il en est de même lorsque intervient la question de la vie ou de la mort. Cet ancien guerrier a appris qu'il faut, au nom de principes majeurs que lui ne étaient pas sacrés, de se transformer en tueur : cela s'appelle, dans certaines circonstances, le patriotisme. L'émotion est à son comble, et la colère monte, aveugle et irrépressible, tandis que les dieux, somnambules et terribles, ordonnent à Abel de se faire justice. Les quelques quarante pages de ce meurtre sur un homme blanc et les conséquences juridiques qu'il en-

traîne, sont de la grande littérature, où réel et irréel se fondent en une sorte de frisson inextricable et libérateur. En arrière-plan, résonnent les sermons du père Olgun qui, bon chrétien, n'oublie pas les incantations d'une tradition orale qui ne doit rien aux Écritures.

Lorsque, sept ans plus tard, après l'expiation, nous retrouvons Abel à Los Angeles, l'osmose multiple est accomplie : il va d'un petit travail à l'autre, il ne fait plus la différence entre ce qui est vérifiable et ce qui relève de la magie, et sa mémoire lui permet — autant qu'au démiurge N. Scott Momaday — de considérer le passé lointain, le passé récent et le présent comme un seul et même temps. De même, il est à toutes les personnes à la fois : au « je » et au « il ». C'est que, tout simplement, il ne divise pas le monde des sensations en catégories : il est ce qu'il ne peut pas être et, grâce aux ressources de la mémoire, il fait vivre simultanément hier, aujourd'hui et demain. Que pour l'instant il soit le compagnon d'une Milly très terrestre ne change rien à ses pouvoirs. Il as-

sume pleinement l'imaginaire et le tangible, l'humain et le sacré, ce qui est tribal et ce qui est individuel. Le conflit ne se matérialise pas : il n'a pas à se demander s'il est un Peau-Rouge ou un Américain de la seconde moitié du XX^e siècle. Ces distinctions-là sont l'affaire des sociologues, des politiciens ou des marchands. Abel est à l'abri des simplifications nuisibles. On songe quelquefois aux aucteurs de Melville, qui faisait de sa baleine une bête dangereuse, une déesse et une marchandise, sans dissocier tous ses aspects. L'Indien d'aujourd'hui, pour N. Scott Momaday, est un être inclassable qui s'adapte fort bien au hamburger ou au blue jeans, ce qui ne l'empêche nullement de vivre, par l'intérieur, une époque abstraite mais fervente, en compagnie de sortilèges constamment renouvelés. Il ne faut surtout pas rationaliser — mettons au sens étroit : comprendre — ce livre : il faut s'en laisser enchanter. Il est une aube unique initiée à ce qui ne saurait se réduire à une exégèse ni à un chant de guerre ou de paix. Oui, un cérémonial à l'irréductible besoin de la présence-absence.

A. B.

(1) « La Maison de l'aube » de N. Scott Momaday, traduction de Daniel Bismuth, préface d'Yves Berger, éditions du Rocher, 282 p., 120 F.

LE MONDE DES LIVRES – 18 décembre 1998

Le Monde des Livres

Paysages indiens

Une série d'essais de Scott Momaday en forme de défense et illustration de la culture amérindienne

L'HOMME FAIT DE MOTS (The Man Made of Words) de N. Scott Momaday. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Danièle Taruelle, Rocher, 256 p., 135 F.

Le père de Scott Momaday était un Indien Kiowa. On a remarqué la culture complexe de ce peuple aux origines brumeuses, l'un des rares sur les Plaines, par exemple, qui tenait des calendriers ; il avait aussi une réputation de fournir d'efficaces et subtils torionnaires. Alliés aux Comanches dès la fin du XVIII^e siècle, les Kiowas occupaient l'Oklahoma, mais c'est au Nouveau-Mexique, chez les Pueblos, que Momaday a passé son enfance et sa jeunesse avant de fréquenter les universités et de devenir romancier à succès, poète et peintre. Toute son œuvre est consacrée aux Amérindiens, et ce nouveau livre ne fait pas exception, c'est un recueil d'essais organisé autour de trois thèmes. Le premier, celui de la tradition orale, amène l'auteur à s'interroger sur le langage à partir de chants, récits ou mémoires transcrits par lui ou par d'autres. En quoi diffèrent de nous les hommes privés d'écriture ? La question, infiniment complexe, fascine les anthropologues depuis longtemps. Momaday l'aborde à sa manière, en poète et non en scientifique. A ses réponses, il ajoute ses propres poèmes et des digressions intéressantes mais un peu hors sujet, par exemple sur Buffalo Bill, le général Custer — dont on ignorait les qualités d'écrivain —, et même Billy the Kid. Sur le fond, ses démonstrations sont moins rigoureuses qu'incantatoires ; on devine, chez cet homme féru de son lignage, la conviction que l'absence d'écriture révèle une force plus qu'une faiblesse, une liberté devant celui qu'enchaînent les mots écrits : « Le

paradis est une bibliothèque. C'est aussi une prairie et une plaine... le lieu des mots en état de grâce. » Ce point de vue personnel, parfaitement légitime, aurait gagné à être étayé par des références à d'autres cultures, aux griots africains, aux poètes bédouins. Tel qu'il est exprimé, il implique une adhésion exclusive à la cause des Amérindiens, c'est un acte de foi plus qu'une investigation. L'auteur passe ensuite au thème du sacré, et plus précisément du lieu sacré : « Où le langage touche la terre, là se trouve ce qui est saint. » On le sent beaucoup plus à l'aise sur ce sujet alors qu'il nous donne une série de commentaires érudits, sensibles et délicatement écrits sur diverses colines inspirées. Celle d'où il contemple Monument Valley, celle où se dressent les mégalithes de Medicine Wheel, mais aussi Grenade, Zagorsk et jusqu'à Ratisbonne. Il ne s'agit plus de démontrer quoi que ce soit mais simplement de décrire des paysages et les émotions qu'ils suggèrent, ce qu'il fait avec compétence.

Dans la dernière partie, la plus remarquable, l'écrivain contourne s'attache à l'expression littérale : un événement « a lieu ». Rien ne se passe qui n'ait un site et un spectateur. Dans de courts récits autobiographiques, historiettes ou plutôt tableaux, il met en lumière ce lien entre le paysage, ce qui s'y passe et l'homme qui regarde, un rapport que Karen Blixen a exprimé mieux que tout autre ; il entraîne toujours une sorte de désarroi qui se trouve à la racine de la littérature, car : « A cause du langage... notre domination est supérieure, notre isolement profond. » Narrés avec maestria et très élégamment traduits, ces épisodes intimes et denses sèment délicieusement le trouble. On ne regrette pas de s'être écarté des hasardeuses théories sur l'oralité.

Jean Soublin

ACTUEL – mai 1993
Par Frédéric Taddei

Livres : le temps qui passe et le temps qui revient



Un cotosse habité par un ours a signé l'acte de naissance de la littérature peaurouge. Le volci : C'était en 1968.

Hausse made of dawn obtenait le prix Pulitzer du roman, le plus prestigieux des prix littéraires américains. Depuis *Queen of the woods*, de Simon Pokagon, en 1899, premier roman signé par un Indien sur un sujet indien, des livres étaient bien publiés par des Sioux, des Creeks, des Têtes Plates, mais rien qui ressemble à une œuvre. Jusqu'à *Hausse made of dawn*, de Scott Momaday, que l'on attendait ici depuis un quart de siècle. Dans notre supplément sur les écrivains américains paru dans *Actuel* il y a un an, nous clamions notre désespoir de jamais lire en français ce livre mythique, en français de départ de tout le mouvement de « Renaissance indienne » dont sont issus des auteurs tels que Forrest Carter (*Plume Geronimo* et *Petit arbre*, au Rocher), James Welch (*La mort de Jim Lonny* vient de paraître chez Albin Michel, collection Terre indienne). Vingt-cinq ans qu'Yves Berger, qui l'avait découvert aux États-Unis, cherchait un traducteur à la hauteur du style incomparable de Scott Momaday. Il a fini par le trouver : Daniel Bismuth. *La maison de l'aube* est enfin disponible dans toutes les librairies (Éditions du Rocher, collection Nuage-Rouge, 280 p., 120 F.), préface par Yves Berger, qui ne mégoie pas ses mots : « *Un des plus beaux livres du monde...* J'ai rencontré Scott Momaday lors de son passage à Paris, le mois dernier. C'est un colosse impressionnant de 59 ans, avec

une tête de gangster chinois et une belle voix grave d'universitaire. Kiowa né dans l'Oklahoma, « territoire indien » depuis la fin du siècle dernier, il a grandi dans les réserves navajos du Nouveau-Mexique et chez les Apaches de San-Carlos. Scott Momaday est un *hard-boy*, un homme avec un ours à l'intérieur. J'avais vingt-cinq ans, dit-il, lorsque je me suis aperçu qu'un ours n'habitait... Quand l'ours le laisse tranquille, ce professeur bardé de distinctions et de titres honorifiques enseigne la littérature à l'université de Tucson, Arizona. *La maison de l'aube* est un grand livre, beau et brutal, soulève par un lyrisme massif et rayonnant. L'histoire d'Abel, jeune Indien parti combattre pendant la



Deuxième Guerre mondiale, qui revient sept ans plus tard, après avoir fait de la prison pour le meurtre d'un homme blanc : « Ce n'était pas compliqué, après tout. C'était même très simple. C'était la chose la plus naturelle du monde. Il devenait bien se douter que, si c'était à refaire, il aurait encore l'homme blanc sans la moindre hésitation. » Le thème de l'impossible retour en arrière, de l'impossible retour chez soi, plane au-dessus de ce roman tragique comme un aigle sur les canyons et les mesas : « Enfant, j'ai vu beaucoup des miens revenir de la guerre, raconte Momaday. Aucun n'y est jamais vraiment parvenu. »

Mais *La maison de l'aube* est aussi un livre mystique, à l'écologie chargée de spiritualité. La lumière s'y reflète sur le bec des jarres, on entend distinctement le bruit que fait la hache en s'abaissant sur une bûche, on entend la pluie. Rien de comparable à la paranoïa qui hante depuis des années la littérature américaine. Comme si les Indiens étaient les seuls, au fond, à échapper au sentiment de décadence qui infecte les écrivains d'outre-Atlantique, qu'ils soient Blancs ou Noirs.

« C'est normal, dit-il. Les Blancs et les Noirs ne sont pas en Amérique depuis aussi longtemps que nous. Vous verrez, ils s'habitueront. » Scott Momaday, lui, s'est habitué. Chez Bernard Rapp, Yves Berger a insisté sur le fait qu'il était un des derniers Indiens de race pure. Il exagérait un peu. Son grand-père maternel était blanc. Lui-même est marié à une Blanche d'une quarantaine d'années. Leur petite fille de douze ans est métisse.

« Ce n'est pas une question de sang, dit-il. Un Indien, c'est d'abord quelqu'un qui se pense comme un Indien. » Scott Momaday est bien intégré. Américain d'abord, Indien ensuite. Cet amoureux d'Hemingway et de Faulkner reconnaît volontiers qu'il n'est pas très politiquement correct. Il militait, au début, « Je suis un poète. »

A part deux romans, dont *La maison de l'aube*, et une autobiographie, c'est vrai qu'il n'a écrit que des recueils de poésie. Il me demande si je suis né à Paris. Je dis oui. « Paris is such a beautiful city... », dit-il dans un sourire d'extase. Sa première visite remonte à 1972. Il était en route pour Moscou. Un programme d'échange entre universités américaines et soviétiques. Il avait été le premier à partir. Peau-Rouge oblige.



Attention, tour de force ! Ce roman extraordinaire donne vraiment le vertige. Imaginez que vous regardiez un film au magnéscope en accéléré et en arrière. C'est exactement l'effet que vous fait le dernier roman de Martin Amis, *La flèche du temps* (Christian Bourgois éditeur, 190 p., 100 F.), qui remonte à toute allure le cours de la vie d'un homme, Tom Friendly, depuis sa mort jusqu'à sa naissance. Le narrateur est une sorte de double du héros, passant clandestin de son propre corps — son âme peut-être — qui assiste affolé, impuissant, à ce parcours à l'envers dans un monde devenu fou : « *Quand nous condamnons, nous ne regardons pas où nous allons. Nous regardons d'où nous venons.* » Les maqueurs nous donnent de l'argent aux prostituées. L'état des malades empire après le passage du médecin. « *Vers minuit, quelquefois, Tom Friendly crée des choses. Il se met à réparer et remettre en état comme un fou. Il s'empare de morceaux de bois ou de sangliers et d'un seul coup par terre, d'un seul impact, il crée une chaise de cuisine.* » Irrésistiblement drôle, follement métaphysique, ce livre ne rentre de plain-pied dans l'absurde que pour mieux mettre l'imagination du lecteur à l'épreuve : « *Où serions nous, Tod et moi, sans les toilettes. Où serions nous sans les poubelles ?* » Avant de s'assombrir, de s'entretenir même, au fur et à mesure qu'il approche de son rendez-vous fatal avec Auschwitz, tête-à-tête de l'histoire, tête-à-tête du siècle. La flèche du temps est comme un tableau de maître : on n'en éprouve pas tous les sortilèges à la première lecture, il faut y revenir, y revenir, y revenir encore... Frédéric Taddei

3615 ACTUEL
COMMANDEZ VOS LIVRES PAR MINITEL

LE SOIR – 30 juin 1993

LES TRADITIONS INDIENNES ET CE QU'IL EN RESTE

N. Scott Momaday raconte une tribu Kiowa dans « La Maison de l'aube »

L'édition française manifeste, depuis quelque temps, un intérêt particulier pour les Indiens d'Amérique du Nord. Le sujet n'est pas nouveau, mais s'approche à des modalités, notamment par les questions soulevées au moment du cinquantenaire anniversaire du voyage de Colomb, ainsi que par le succès du film « Danse avec les loups », dont la version écrite par Michael Blake est venue à l'esprit de la collection « Nuage rouge ». C'est là aussi que vient d'être traduit un roman étonnant de N. Scott Momaday, « La Maison de l'aube ». Yves Berger, dont on sait la passion amoureuse pour les Indiens, nous propose de lire un roman étonnant de N. Scott Momaday, « La Maison de l'aube ». Yves Berger, dont on sait la passion amoureuse pour les Indiens, nous propose de lire un roman étonnant de N. Scott Momaday, « La Maison de l'aube ».



Les Indiens d'Amérique sont colonisés entre une identité venant de lointin et une nationalité dans laquelle ils ne se reconnaissent pas toujours, comme en témoigne cet indien devant un drapeau américain retourné. Photo Sygma.

Car, quelle que soit la puissance du mythe du bon sauvage, l'Indien nord-américain vu par Scott Momaday ne peut y correspondre totalement. Loin de là, quand Abel, le personnage principal de « La Maison de l'aube », revient chez lui après la Seconde Guerre mondiale, il est totalement ivre et son grand-père le fait transporter sur une charette pour le ramener au village. Cette ivresse-là, devant un homme qui appartient au passé et qui obtient une part importante de la mémoire de sa tribu, est déjà une sorte de scandale. Mais un scandale mou : personne ne s'en étonne, elle paraît tout à fait naturelle dans ces circonstances. Le plus troublant est peut-être dans le regard extérieur du lecteur blanc, pour qui une contradiction fondamentale sépare tout à coup la tradition de la réalité d'aujourd'hui.

La grande force de Scott Momaday, c'est de nous les deux extrêmes et de montrer comment ils ne sont pas séparés dans la réalité. Les Indiens sont devenus à la fois des traditionnalistes et des préjugés du monde moderne, parfois non malgré eux. Les Kiowas, en particulier, la tribu à laquelle appartient Abel, ont gardé bien des rites et des préoccupations venant de lointin, tout en vivant près d'une autoroute... Ce décalage est peut-être la

première chose qui saute aux yeux quand on commence à lire « La Maison de l'aube », sur le même plan, on trouve la tradition et la modernité, non pas l'une assésée à l'autre ou réduites à une certaine manière, complémentaires pour définir un mode de vie tout à fait particulier.

UN ÉTRANGER PARMI LES SIENS

Abel a un étrange point de départ, du moins par rapport au milieu qui est le sien : son père est décédé, ce devait être un homme de passage dans la tribu et il n'a pas laissé d'autre trace que de garçon, bientôt éduqué par son grand-père après la mort de sa mère. Abel est donc à la fois dans et hors de la tribu, puisque ses origines extérieures lui interdisent de participer complètement à la vie non seulement quotidienne mais surtout intérieure des siens.

Car Scott Momaday accorde une très grande importance à la manière dont les Indiens d'aujourd'hui, ou d'hier, puisque son roman se déroule entre 1945 et 1952, ont préservé une part de leur passé, malgré toutes les forces qui auraient pu les en détourner. « Les habitants du village se contentent de peu, ils ne s'occupent pas après le progrès et n'ont jamais fondamentalement changé leur mode de vie. Leurs ancêtres furent les premiers à venir de la soumettre, mais à présent, après quatre siècles de christianisme, ils prient toujours à l'aube de la terre et ils vivent de choses qui ont été et ont toujours été à leur

portée, car leur fierté clairvoyante leur a permis de discerner la fierté de leurs conquérants. Certes, ils ont adopté les noms et les attitudes de leurs ennemis, mais ils ont su préserver leur âme, la garder secrète, et en cela, leur prouve d'un esprit de résistance, de victoire et de paléance.

DESTIN INDIVIDUEL ET CODE D'HONNEUR

Une fois rentré chez lui, dans ce village où les traditions sont en effet toujours vivaces mais où l'autorité est à deux pas, Abel va connaître un destin singulier, en partie influencé par ce qu'il a connu de la vie des blancs pendant la guerre, et jusqu'à la confrontation, sur un champ de bataille européenne, avec un instrument de mort très efficace, influencé aussi par la découverte des progrès techniques dont le moteur à essence est un des plus beaux fléaux, mais marquée surtout par une ancienne loi, non écrite certes, un code d'honneur en l'occurrence qui lui paraît normal de leur blanc. Et tant pis si cela veut quelques années de prison à Abel...

Tout est là, et en même temps « La Maison de l'aube » est bien plus que le destin individuel d'un Indien exemplaire — même si l'exemple ne se pose pas en modèle... Il y a aussi, dans ce livre, une sorte de simultanéité entre différentes époques et entre différents points de vue. On remonte parfois très loin dans le passé, parce que les gestes viennent de là et qu'il est nécessaire de les retrouver à la source pour bien les comprendre. Il y a aussi des pages superbes sur les animaux, avec lesquels

des voix de prédateurs les plus détachés du sol. Entre la banalité de situations dont on se dit qu'on les a déjà vus, la violence, l'exclusion, l'indifférence, l'incompréhension, etc. — et la permanence de rites qui ne se laissent pas facilement entamer, seroté par les touristes qui y assistent en n'y comprenant rien tout en étant touchés par eux. Scott Momaday a trouvé mieux qu'un moyen terme : une véritable intégration qui n'est pas une assimilation de l'un à l'autre, mais qui présente chacune des identités sans lui rendre la confrontation avec l'autre. Cette confrontation est certes parfois douloureuse, mais elle débouche toujours, au moins dans « La Maison de l'aube », sur des faits significatifs.

Nous n'avons pas, de la littérature des Indiens d'Amérique, la connaissance d'Yves Berger et il ne nous est donc pas possible de juger de ce livre par rapport à tous ceux qui l'ont précédé. Sans qu'il soit donc permis de dire qu'il est le premier d'un nouveau monde, selon plusieurs sens de cette expression, il paraît quand même, plus simplement, un ouvrage magistralement écrit, sur des soubassements grandioses, des silhouettes possédant l'épaisseur de véritables êtres vivants.

PIERRE MAURY
N. Scott Momaday, « La Maison de l'aube », traduit de l'anglais par Yves Berger, Éditions du Rocher, Nuage rouge n° 202 pp., 616 F.

L'HUMANITÉ – 11 août 1993

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'art de faire flèche de tout bois

Une espèce de Faulkner peau-rouge

À la fin de juillet 1945, Abel retrouvait le village de Nouvelle-Mexique qu'il avait quitté huit ans auparavant. Avec ses compagnons américains, il vivait, en effet, de combattre sur les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale et rejoignait maintenant son seul parent encore vivant, le grand-père Francisco. Seulement, Abel était un Peau-Rouge, de la tribu des Kiowas, et ce retour au pays présent pour lui une signification tout à fait particulière...

etiri, de la vallée à l'aube. Il paraissait presque immobile, minuscule et seul. Le livre entre sera à cette image, combinant les sens et les signes en de multiples variations, dans le droit-fil d'une tradition indienne encore vivace mais implétablement contenue sur les marges américaines, avec ses rites et ses rythmes visuels, ses musiques et ses danses, ses croyances et ses codes. En cela, le roman de Navarre Scott Momaday apparaît sans nul doute comme un livre « indien », ou l'on retrouve avec un plaisir intense ces images fortes, trépanées par la légende, les lectures de jeunesse et quelques vestiges à contre-courant d'un univers dur, mais riche et chaleureux, en complète osmose avec la nature. Dans des pages merveilleuses, on voit ainsi un chasseur progresser dans la montagne, avec une lenteur et un calme calculés sur les traces d'un oiseau, jusqu'au moment indicible de la rencontre, quand le jus de la vie et de la mort prend la dimension d'un destin pour l'un et l'autre. Dans une autre scène, aérienne et presque surréelle, un couple d'algues parti du haut du ciel s'efforce à rattraper à tour de rôle, en une descente sans fin, comme filmés au ralenti, la pluviale déposée d'un serpent à sonnettes tué et mêlé quelques minutes plus tôt. On attend là, il faut le dire, à des sommets de pureté radicaux, qui répondent eux-mêmes au bon sens vital, que l'on sait complexe, de fraîcheur et de réconciliation avec le monde naturel.



NAVARRÉ SCOTT MOMADAY fut entré dans la littérature des Indiens d'Amérique du Nord dans l'ère de la modernité. « La Maison de l'aube » (traduit de l'anglais par Danièle Blumhild, préface de Yves Berger, Éditions du Rocher, 202 pages, 616 francs) reconstruit les lectures « indiennes » de la jeunesse avec la plus haute exigence littéraire.

muris dans leur silence, flotter comme des âmes en peine entre hier et aujourd'hui, expulsiés de celui-ci et peu davantage volés dans celui-ci. Pour cette raison obsessionnelle présente, Abel, une nuit peu après son retour, avait planifié son retour dans le corps d'un albâtre, qui incarnait pour lui une sorte de quinzième homme blanc. Il y eut alors une brève existence de manœuvre, le travail souterrain, la pauvreté, les vexations et les brutalités, et puis came l'alcool pour y faire face. Car c'est toute la chaîne d'un réel social que parcourt l'Indien au nom de martyr biblique, lancé dans le même discours idéologique, apparemment incohérent, que le personnage fou de Benjé qui William Faulkner. Parelles au diocèse de la vie, des paroles en effet s'élevaient, puis s'effaçait pour laisser tomber de nouvelles, qui les répétaient, les infléchissant ou les amplifiant, jusqu'à l'estomement recouvrir le trame d'une existence. Outre celles d'Abel, il y a celles de son indien Benally et de Mily, la gentille assistante sociale blanche, mangée par le même mal de vivre que son protégé. Et enfin, restées en deçà des livres, de chez Yves Franco, qu'Abel regardait, impressionné, glisser vers sa mort, pendant sept jours et sept nuits (encore la Bible) de l'été 1952, alors qu'il est lui-même revenu brisé, au propre comme au figuré, de Los Angeles, où il vivait depuis sa sortie de prison.

Unanimement considéré comme le chef-d'œuvre signifié de naissance de la littérature peau-rouge

PUBLIÉ en 1968 aux États-Unis, « La Maison de l'aube », le grand roman de l'écrivain d'origine Kiowa Navarre Scott Momaday, qui nous parvient aujourd'hui dans sa version française, et unanimement considéré comme le chef-d'œuvre signifié de naissance de la littérature peau-rouge et vaient prendre le relais, sans pour autant l'annuler, d'une tradition orale essentiellement portée de préceptes, de modèles et de mythes. Comme s'il revenait plus spécialement au titre écrit d'exprimer la richesse intérieure, comme le sentiment de désintégration, de débarras et de chaos du peuple indien. Tout cela qui fait ensemble sa grandeur tragique. Dans un court prologue, où le récit déjà dilués sa splendeur, on voit Abel simplement courir. Sans que l'on sache encore vers quoi ni pour quoi. Mais cette course, saturée de sensualité, possédée la beauté abstraite de lignes : « Il était torse nu, ses bras et ses épaules avérés de découvertes de signes tradis avec des charbon de bois et des cendres. La pluie retombait sur lui, oblique et froide, laissant des auheures et des silhouettes sur sa peau. La route tournait toujours et se perdait au loin sur le banc de pluis. Et Abel courait. Sa silhouette se détachait sur le ciel hivernal et sur le paysage clair,

Il y a là des pages rares toutes bruisantes de la grandeur d'un peuple humilié

MAIS de tels instants apparaissent ici comme des embellies, survivances indiennes d'une plus vaste histoire qui semble être elle-même dédaignée tellement au fil du temps que personne désormais, hormis Abel et ses congénères, n'y peut faire retour. On les voit alors, sortis en groupe vu

À l'avance l'érection de cette dernière semaine, c'est tout le déroulement d'une initiation indienne à la vie d'homme, magistrale et pathétique, que l'on voit défilé dans ce qui n'est déjà plus que le film muet d'un agonisant. Il y a là des pages rares, toutes bruisantes de la grandeur d'un peuple humilié.

Pour que survive une identité qui évite l'enfermement du folklore et de la marginalisation quart-mondiste

LORS seulement on comprend le sens d'une image apparue dans l'un des récits que le « Narrateur » vient rigoureusement disposer à côté des fragments de discours des autres personnages : « Dans le petit matin, le pays déployait son immensité hiérarchique, on se pouvait l'appréhender qu'on se totalisait, car il n'offrait autre prise au regard, à l'exception d'un liseris scintillant qui reculait à perte de vue jusqu'à l'extrême du ciel. » Ce liseris entre le vide proche et le lointain lointain ressemble à y méditer à l'ère indienne, vivant elle-même à mi-distance entre les hauts lieux de ses cultes ancestraux et un fond de vallée, où monte la remueur d'une autoroute. Tout le livre nous la rappelle, forcé de chamoiser sur une crise étroite, pour que survive une identité qui évite le double enfermement du folklore et de la marginalisation quart-mondiste. Le roman se termine alors par une course en tout point semblable à celle de l'exercice, à cela près que le but n'est pas précis. C'est désormais vers une conscience que court Abel : celle d'appartenir à une histoire et de la porter en soi. On ne s'en est à ce moment tout proche, grâce à cette pièce capitale, qu'il vient de découvrir, de comprendre enfin le puzzle qui s'effritait à lui, ces éclats de monde continué dans des éclats de paroles, en un texte d'une impressionnante hauteur littéraire.

JEAN-CLAUDE LEBRUN



Un roman qui prend le relais, sans pour autant l'annuler, d'une tradition orale essentiellement portée de préceptes, de modèles et de mythes. Comme s'il revenait plus spécialement au titre écrit d'exprimer la richesse intérieure, comme le sentiment de désintégration, de débarras et de chaos du peuple indien. Tout cela qui fait ensemble sa grandeur tragique. Il y a là des pages rares, toutes bruisantes de la grandeur d'un peuple humilié.

LE NOUVEL OBSERVATEUR – 3 décembre 1998



ESSAIS « L'Homme fait de mots »

PAR N. SCOTT MOMADAY

■ Prix Pulitzer en 1969 pour « La Maison de l'aube », N. Scott Momaday est l'un des plus importants représentants de la culture indienne aux États-Unis. Dans ce recueil d'essais, ce professeur de littérature à l'Université de l'Arizona nous parle de la vision du monde propre aux tribus indiennes des États-Unis, de la cosmologie inhérente à la civilisation des plaines. Et surtout de l'aspect primordial des mots, de leur magie, de la foi « profonde et inconditionnelle » des Indiens en l'efficacité du langage. Une contribution essentielle à la compréhension d'un peuple à « l'âme brisée ».

C. J. Le Rocher, traduit de l'américain par Danièle Laruelle, 258 p., 135 F.